

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 47

Artikel: Un pasteur qui connaît son monde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223576>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ainsi fut fait.
C'est un sien voisin qui fut choisi sous ce prétexte.
Le lendemain de la foire, à huit heures du matin, Jean-Pierre Produit arrivait à S... accompagné du Dr Carron.

— Alors! qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas chez vous, Xavier? fit le médecin.

— C'est ma femme, M. le docteur, qui souffre beaucoup et elle a perdu l'usage de la parole.

Le vieux praticien enleva ses gants, auscultait Irène Torrent puis, fronçant les sourcils:

— Madame, si vous avez quelques dispositions à prendre, faites vite venir le notaire Bender, de plus, si vous avez quelques sentiments religieux, appelez M. le curé.

— Miséricorde! s'écria Irène terrifiée... je suis donc perdue!

Le vieux médecin resta cinq minutes sans répondre; Irène va s'évanouir.

— Non, dit-il enfin, mais je serais désolé d'être le seul auquel on ait fait la farce de déranger pour rien! L. Mex.

Entre Américain et Marseillais: — La chaleur est telle en Amérique que les ailes des mouches prennent feu.

— A Marseille, c'est bien pire. Nous sommes obligés de nourrir les poules avec des glaces à la vanille pour les empêcher de pondre des œufs durs!

Un pasteur qui connaît son monde. — Dans une église où les hommes étaient placés d'un côté et les femmes de l'autre, le pasteur se plaignit du haut de la chaire d'être troublé par le bruit des conversations. Une femme se lève aussitôt et s'écrie, vexée: — Au moins, monsieur le pasteur, ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, ma bonne, tant mieux; cela finira plus tôt!

LE FEUILLETON



SOUVENIRS D'UN OPERÉ

OEUR tendre, esprit net, volonté ferme, elle a été l'âme de sa famille. Restée veuve, jeune encore, avec sept ou huit enfants, elle a élevé admirablement sa nichée; elle a marié et bien marié ses filles; elle a fait de tous ses fils des hommes consciencieux et distingués dont chacun a marqué sa trace dans la carrière qu'il a choisie. Nous la connaissons de longue date et nous l'aimons bien, cette femme courageuse et simple. Mais ce soir elle semble un peu honteuse, l'excellente maman Roux, que son fils veuille me taillader le lendemain matin. Elle que nous sommes allés voir, tout là-haut, dans son village de Mont-la-Ville! Elle à qui nous avons causé tant de joie en disant tout le bien que nous pensons de son fils aux paysans qui l'ont connu tout petit et qui nous demandaient, méfiants: « Est-ce vrai que César est un grand docteur? » On dirait qu'elle a peur que nous accusions son César de rendre le mal pour le bien. Pourtant elle a pleine confiance en lui, et après m'avoir embrassé pour me porter bonheur, elle me dit avec sa piété huguenote: « Ce qui me rassure, c'est que vous êtes entre les mains de Dieu! » Sancta simplicitas! Comme si, à supposer que Dieu intervienne dans les choses du monde pour en modifier l'ordre en faveur de nos chétives personnes, on n'était pas entre ses mains à toutes les minutes de son existence! Aussi ne puis-je m'empêcher de sourire et de lui répondre: « Ce qui me rassure, moi, c'est que je suis entre les mains de votre fils. » Et la mère est flattée, si la fidèle est choquée; cela se compense.

10 mars 1899! Une date que je n'oublierai pas de si tôt, n'ayant pas l'habitude d'être charcuté comme un grognard de Napoléon. J'ai dormi du sommeil le plus calme, bonne condition pour la bataille que je vais livrer. Et, dès mon réveil, je n'ai plus le temps de penser. Va-et-vient incessant du personnel de la clinique; derniers préparatifs de l'opération; arrivée de

Louise Fonjallaz, notre amie, notre « sœur d'alliance », qui va tenir compagnie à ma femme et l'empêcher de compter les minutes, pendant que je serai absent. Puis voici « mon assassin » qui vient à son tour; c'est le Dr Perret; je crois en vérité qu'il est plus ému que moi. Le Dr Roux lui a cédé l'honneur du premier rôle; il n'a pas voulu lui prendre son malade et, comme je suis, paraît-il, un personnage important... à Lausanne, le Dr Perret, malgré sa sûreté de main, a peur de manquer son coup. Il m'a confessé plus tard qu'il avait voulu rendre le couteau à son maître. Mais il ne laisse rien paraître de son inquiétude et il commence la série des travaux, dont mon pauvre corps va être la victime, en me faisant à la cuisse une piqûre de morphine.

Encore quelques minutes et l'on frappe à la porte. On vient m'avertir qu'on m'attend à l'étage supérieur où est la table d'opération. J'embrasse l'amie dévouée en lui disant: « Veillez sur elle! » — Elle! C'est ma femme qui essaie de sourire, mais qui est bien pâle. Un long baiser muet où nous mettons nos deux cœurs. « Du courage! » lui dis-je en lui serrant la main, et, guidé par l'infirmier, je m'achemine à travers les couloirs et les escaliers vers la salle inconnue où je vais être livré aux chirurgiens.

Tiens! Mon regard est trouble, ma tête somnolente: c'est l'effet de la morphine. Je considère pourtant avec curiosité ce qui m'environne. Une salle dallée, toute en verre: au milieu, une table de métal, haute et longue, percée de trous; une vitrine où brille un coquet et terrible assortiment d'instrument d'acier; mon docteur, en manche de chemise, qui se lave les mains; sœur Rose qui chauffe des linges; le docteur Russe, en longue blouse blanche et un masque à la main; la directrice de la clinique qui me regarde d'un air apitoyé. Il fait chaud, extrêmement chaud; j'ai tant dit que j'étais frileux, que je ne voulais pas attraper une pneumonie! On me déshabille; on plie mes vêtements; puis Charles me tend la main pour m'aider à grimper sur un escabeau et je m'étends de mon long sur la table d'opération. Le cœur ne bat pas trop vite? Non. Allons! Tout ira bien.

On me laisse respirer et causer un instant; le Dr Roux n'est pas encore là. Il entre: j'ai à peine le temps de l'entrevoir et de lui serrer la main. Le masque s'est abattu sur ma figure; l'éther me monte doucement à la tête, sensation qui n'a rien de pénible. — Ce n'est que cela, me dis-je. — Et je réponds gaiement aux médecins qui m'interrogent. Deux, trois minutes se passent. Le Dr Perret me demande: « Entendez-vous comme un son de cloche? » Non, rien. Tout à coup le masque se resserre sur mon visage; une âcre bouffée d'éther me coupe la respiration; un bruit d'obus qui éclate m'étourdit les oreilles; je suis furieux contre le médecin russe qui me tue; je crie: « J'étouffe, j'étouffe. » — Je veux me débattre. Puis plus rien! En une seconde je suis chaviré dans le noir; je n'existe plus; je suis mort.

Où suis-je? Dans mon lit, dans ma chambre, il me semble. Mes yeux grands ouverts voient remuer des formes vagues que je crois reconnaître. Oui, c'est le Dr Roux qui s'approche de moi et qui me demande: « M'entendez-vous? » J'entends et je comprends. Mais impossible de répondre, sinon des yeux. Il répète la question; avec un effort énorme, j'articule: — Oui — et ma voix me semble celle d'un autre, d'un inconnu, qui parle de très loin. Des mouvements, des bruits autour de moi; mes yeux se ferment et se rouvrent. — Tu me reconnais? — C'est ma femme qui parle et je dis péniblement: — Tu as pleuré. — Et du temps passe, je ne sais combien de temps. Soudain une colère me monte à la tête et je dis: — « Tu sais, je lui garde un chien de ma chienne au docteur russe; il m'a tué. » — C'est la mémoire des sentiments qui me revient avant celles des idées; je retrouve au réveil la dernière émotion qui m'a secoué, avant que je ne tombe dans l'inconscient.

Le cerveau recommence à fonctionner, mais

de façon intermittente. On m'a conté plus tard des tas de choses, que j'ai dites ou faites et dont je n'ai pas la moindre souvenance; que, rapporté dans mon lit, rouge, violacé, méconnaissable; j'ai longtemps poussé de sourds gémissements; que j'ai répété trente ou quarante fois: — Est-ce fini? — qu'on avait beau me dire et me redire: — C'est fini — je répondais d'une voix dolente de petit enfant: — Non, ce n'est pas fini; je le sens qui fouillent dans le côté; — que, pour me convaincre, on appela sœur Rose qui me mit les mains sur mon pansement en me disant: — Vous voyez bien que c'est fini; — et qu'alors, apaisé, je répliquai: — Je vous crois, sœur Rose, mais je ne crois pas les autres; — que je m'obstinaï à reconnaître une garde que je n'avais jamais vue et qui était chargée d'empêcher tout mouvement de ma part. Etrange état de subconscience, où l'on souffre sans souffrir, où les sensations se transforment en pensées et en paroles sans laisser de traces dans le cerveau!

Il a, paraît-il, duré plusieurs heures. Quant au temps pendant lequel on m'a tailladé, recousu, pansé, c'est comme s'il n'avait pas existé. J'ai été absent de moi. Pas même l'ombre d'un rêve. Pas le plus petit écho du nocturne de Chopin qui, à l'heure dite, se jouait pour moi dans la grande ville lointaine.

Enfin je me sens redevenir lucide. Je souris à ma femme qui m'embrasse doucement en me défendant de parler; je l'entends m'avouer qu'elle a eu un moment d'angoisse, quand on lui a rapporté mes habits, comme si j'étais mort; je la vois qui écrit des lettres, des lettres, des lettres, et je sais qu'elle annonce aux parents et amis que tout s'est bien passé. Je salue de la main Louise Fonjallaz qui me regarde, un doigt sur les lèvres. Je comprends que je ne dois pas bouger et je n'en ai d'ailleurs aucune envie; je suis accablé, assommé; mais je ne souffre pas, sauf d'avoir la tête lourde et brûlante.

(A suivre). G. Renard.

Au Bourg-Sonore, du 21 au 27 novembre, un film sonore et chantant: La Paiva ou Le Lys du Faubourg, interprété par un trio d'acteurs incomparables: Lupe Velez, Jetta Goudal et William Boyd.

Une réalisation de D. W. Griffith est toujours un événement dans l'art cinématographique et cette fois encore le génial metteur en scène s'est surpassé en créant la « Paiva ».

L'action se passe à Paris, à la fin de l'Empire Louis-Napoléon et nous conte les amours d'une belle jeune fille, de naissance modeste, pour un bel attaché d'ambassade. Les événements l'opposent à une grande dame dont elle triomphera pour connaître enfin le suprême bonheur d'être aimée. Quant à l'interprétation, elle est tout simplement admirable avec Lupe Velez, vive primesautière, Jetta Goudal, altière comtesse et William Boyd, élégant et séduisant attaché d'ambassade.

Au programme, les actualités parlantes Fox-Mo-vietone.

Matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30. Tél. No 26.783.

Pour la rédaction: J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure; sous-vêtements, etc.; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE